

LA QUADRATURE DU CERCLE

Réflexion anthropologique sur la notion de patrimoine

Le sociologue Jean Baudrillard a écrit que les objets qui nous entourent, les objets du quotidien, les objets fonctionnels et technologiques ou encore les objets anciens forment un système de signes relevant d'un ordre symbolique lui-même répondant d'une vision du monde¹.

Dans l'ordre de la société moderne, le monde n'est plus donné - par Dieu ou par la tradition - mais produit et maîtrisé par les hommes et les institutions. Dès lors chaque chose, chaque objet peut être manipulé, inventorié et contrôlé. Il faut que tout communique, que tout soit fonctionnel et transparent, comme dans un vaste cercle où chaque point serait relié à tous les autres par une infinité de rayons. Ainsi, les hommes, dans la mesure où ils sont eux aussi, depuis la révolution industrielle, entraînés dans un processus de réification-marchandisation, font désormais partie du cercle, en tant qu'objets d'échange et capital main-d'oeuvre.

Mais qu'est-ce au fond qu'un « objet » ? La définition étymologique qu'en donne habituellement le dictionnaire, « *ce qui est posé devant, offert à la vue* », nous semble en l'occurrence peu satisfaisante. « Chose », « entité », opposé philosophiquement à la notion de sujet, l'objet, comme le souligne Baudrillard, a deux fonctions : « l'une qui est d'être pratiqué, l'autre qui est d'être possédé. »². L'objet subit évidemment des usages multiples et des changements de fonction, de valeur et de sens, suivant les époques. De même, les objets produisent des effets chez ceux qui les voient ou ceux qui les possèdent. Depuis toujours, l'humain tend à attribuer aux objets et aux choses inanimés un pouvoir et un caractère vivant. Dans la pensée animiste, les animaux, les plantes, les représentations matérielles peuvent être investis par des âmes, habités par des puissances ou des esprits. L'objet investi d'un pouvoir sacré se voit conférer une autonomie d'action et de réaction, qui l'extrait du monde profane, mais pour mieux le charger de sens et d'ambiguïté. Car c'est bien *la toute-puissance des idées*³ qui confère à l'objet sa valeur et sa force permettant ainsi la substitution de la partie au tout, processus oeuvrant non seulement dans la magie et l'animisme, mais également à la base de tout langage symbolique et idéologique. L'époque actuelle, n'échappe pas à ce phénomène, loin de là. De même que le drapeau, emblème censé représenter la nation, peut être hissé au sommet d'un mât ou d'une montagne, comme signe d'appartenance et de fierté, le geste de l'arracher ou d'y bouter le feu passe pour un acte de provocation et de subversion. En tant qu'élément extrait d'une totalité qu'il a pour fonction de représenter, l'objet du patrimoine n'est-il pas investi lui aussi d'un pouvoir magique, celui de restituer la mémoire des sociétés disparues qui l'ont produit ?

Mais comment un « simple » objet, usuel et banal, comme une boîte à biscuits ou un fer à repasser, peut-il accéder au statut de patrimoine ?

Toujours et partout, le patrimoine culturel s'est d'abord formé autour d'un noyau composé de « sémiophores »⁴, en particulier des œuvres d'art ou des reliques, qui étaient le plus souvent elles-mêmes des objets de culte. Ce sont ces œuvres qui sont les premières à entrer dans les trésors, les collections particulières, puis dans les musées. Au fil du temps, les collections se sont élargies à toutes sortes de choses appartenant aussi bien à l'univers de la nature (minéral, animal, végétal) que de la culture (mobilier, outils, vêtements, ornements, etc., témoins d'une époque, d'un peuple, d'un mode de vie).

Mais pour entrer dans le patrimoine culturel, l'objet usuel, profane, va devoir passer par le stade de déchet. Au départ, l'objet fonctionne dans le circuit productif, utilitaire. C'est l'outil, la machine, la roue du char ou du moulin. L'objet est ainsi marqué par l'usure physique, morale ou économique, jusqu'au point où il devient obsolète, démodé. Il est alors remplacé, détruit, jeté ou abandonné. Ayant cessé d'être utile, il est menacé de disparaître. Rare, il redevient précieux. Sa nouvelle fonction est une fonction signifiante. Symbole d'une époque révolue, la valeur esthétique et patrimoniale de l'objet ancien s'appuie désormais sur un double mythe : la nostalgie des origines et l'obsession d'authenticité⁵. L'objet de patrimoine apparaît donc comme le vestige d'un temps passé, définitivement perdu, mais bien souvent idéalisé, magnifié. Abstrait de son époque et de son usage, il va prendre un statut strictement subjectif. C'est alors que le simple objet devient « sémiophore », c'est-à-dire un objet porteur de « caractères visibles susceptibles de recevoir des significations »⁶, ayant pouvoir d'évocation sur notre esprit. Si l'objet ancien nous semble beau et possède soudainement de la valeur à nos yeux c'est qu'il a l'immense vertu de venir d'une vie antérieure et d'avoir survécu à la mort et à la destruction.

Les objets d'autrefois, intégrés au patrimoine, devront par conséquent être soumis à une attention et une protection sans relâche contre la corrosion, la dégradation, le vol et contre toutes les attaques de l'environnement humain et naturel. L'apparition du patrimoine culturel s'accompagne inévitablement de la création d'institutions spécialisées chargées d'assurer cette protection : services de restauration des œuvres d'art, inspection des monuments historiques, surveillance des douanes et de la police contre le trafic illicite, etc.

De nos jours, avec la durée de vie de plus en plus courte des objets usuels, rapidement remplacés par d'autres plus modernes ou plus performants, pratiquement tout est devenu « muséalisable » et donc susceptible d'entrer dans le patrimoine. De là naît cette impression que les objets du patrimoine sont hétéroclites et le deviennent de plus en plus. Cependant, le fait d'être distingués des objets ordinaires et actuels leur confère une unité et une authenticité d'autant plus grande qu'ils viennent d'un passé qui nous échappe, tout en nous donnant l'illusion que nous avons su en garder quelque chose d'essentiel.

Finalement, dans la société actuelle, le patrimoine pourrait bien fonctionner comme « *appareil idéologique de la mémoire* »⁷. Il traduit d'une certaine manière le refus contemporain d'assumer la destruction de notre environnement naturel, social et culturel, celle-ci nous apparaissant irrémédiable en regard des formidables avancées technologiques de notre temps, mais difficilement supportable sans la médiation d'instances de gestion et de conservation spécialisée et placées sous le contrôle des pouvoirs publics.

C'est alors que le patrimoine, comme lieu où se reconstituent en un ensemble hétéroclite les restes d'idéologies, les systèmes de valeurs et de référence des temps passés, peut apparaître paradoxalement comme l'avant-garde de la modernité, où doivent s'inventer de nouveaux modes de vie et de nouvelles formes d'esthétisme, tenant compte d'une gestion de l'excès, face aux assauts de la technologie, de la consommation et de la communication médiatique. Une sorte de quadrature du cercle où s'insèrent les formes les plus diverses, qu'on suppose incompatibles, mais qui sont cependant condamnées à se côtoyer.

Par sa puissance d'amalgame, le patrimoine aurait donc quelque chose de résolument « postmoderne », à l'image des centres historiques des villes où se côtoient par couches successives les styles architecturaux du passé et du présent. Par sa capacité à mêler les objets, les époques, les catégories et les genres, le patrimoine se fait reflet du présent et peut-être du futur, bien plus que du passé. En dernière instance, le patrimoine, c'est nous, sujets déchets bien vite périmés dans un monde en constante transformation. L'accélération du temps, l'omniprésence de la technologie et la métamorphose des espaces géographiques, sociaux et économiques forment pourtant l'univers dans lequel nous devons recomposer notre identité pour continuer à exister.

Sylvain Froidevaux,
Anthropologue, docteur ès sciences sociales
Porrentruy, septembre 2007

Notes

¹ Jean Baudrillard 1968, *Le système des objets*, Paris : Gallimard.

² Jean Baudrillard, *op. cit.* p. 104.

³ Sigmund Freud 2001 (1923), *Totem et Tabou*, Paris : Editions Payot.

⁴ Krzysztof Pomian 1990, « Musée et patrimoine », in H.-P. Jeudy (dir.), *Patrimoines en folie*, Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, p. 195.

⁵ Jean Baudrillard, *op. cit.* p. 92-93.

⁶ Krzysztof Pomian *op. cit.* p.179.

⁷ Marc Guillaume 1990, « Invention et stratégies du patrimoine, in H.-P. Jeudy, *op.cit.* p. 17.